

~~4K 775 c.~~

Souvenir de la famille

Nekr C 0011



THÉODORE CLAPARÈDE

1828-1888

Extrait de la *Semaine religieuse*, de Genève
3 et 10 Mars 1888.

GENÈVE
IMPRIMERIE WYSS ET DUCHÈNE, RUE VERDAINE
1888

NE SE VEND PAS

THÉODORE CLAPARÈDE

1828-1888

Extrait de la *Semaine religieuse*, de Genève
3 et 10 Mars 1888.

GENÈVE
IMPRIMERIE WYSS ET DUCHÈNE, RUE VERDAINE
—
1888

THÉODORE CLAPARÈDE

« Il ne conviendrait à aucun point de vue que vous prissiez la peine d'aligner beaucoup de noir sur du blanc à propos de ma peu illustre personnalité. » — Tel était le sentiment que nous exprimait, il y a six ans, Théodore Claparède, en nous envoyant une note autobiographique qu'il avait dressée, sur notre demande, en vue de l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, et dont il nous recommandait de réduire les dimensions jusqu'aux dernières limites du possible. Nous ne voudrions rien faire, même après la disparition de notre regretté collègue, qui pût sembler en désaccord avec cette extrême modestie qui était le trait le plus saillant de

son aimable caractère. Mais il ne conviendrait pas non plus que nous eussions laissé partir ce digne ministre de l'Eglise, cet ancien collaborateur de notre feuille, sans avoir consacré à sa mémoire quelques lignes de souvenir reconnaissant. Cet hommage n'est-il pas toujours dû au serviteur de Christ qui s'est montré fidèle dans les choses, grandes ou petites, que son Maître lui avait confiées ?

I

Le mot de *Claparède* qui, dans le dialecte languedocien, est un terme générique, signifiant « un champ couvert de tas de pierres, » est aussi le nom particulier de plusieurs petites localités de la région des Cévennes, entre autres d'un hameau de la commune de Pompignan, non loin de Sauve et de St-Hippolyte, sur les limites du Gard et de l'Hérault. La famille à laquelle notre frère se rattachait avait habité, vers le milieu du XVI^e siècle, d'abord cette bourgade de Pompignan, puis la ville de Montpellier, où elle occupa bientôt un rang honorable au sein de la communauté réformée, et ensuite la cité de Nîmes, où deux frères Claparède établirent

une maison de commerce importante et siégèrent dans le Consistoire en qualité d'anciens, tandis que l'un d'eux arrivait, en 1672, à la dignité de second consul de la ville. Mais, au moment de la Révocation de l'Edit de Nantes, Claude Claparède, un des fils du consul, ayant abandonné, pour demeurer fidèle à ses convictions, une partie de ses biens, vint chercher un asile, d'abord à Neuchâtel et à Lausanne, puis à Genève, où il épousa en 1692 la fille du seigneur de Queyradel, originaire d'Orange, et émigrée comme lui pour cause de religion. Et, bien que l'électeur Frédéric de Brandebourg eût cherché à attirer l'ancien marchand de Nîmes dans les Etats allemands, où deux de ses collatéraux se réfugiaient à la même époque, et qu'il lui eût accordé, lors d'un séjour à Berlin, le titre de « conseiller d'ambassade, » qui conférait alors la noblesse, Claude Claparède — ou *de* Claparède, comme on l'appela quelquefois dès lors — préféra se fixer dans notre ville, où il devint la souche d'une famille nombreuse et considérée, que nous trouvons alliée, dès le début, aux noms les plus marquants de notre petite République.

Cette famille devait fournir à l'Eglise réformée six ministres de l'Évangile. Les deux premiers furent deux fils de Claude, *Jean-Louis Claparède-Vernhes* (1695-1757), qui fut pasteur en Hollande, et *Jacques Claparède-Guainier* (1696-1747), qui fut

pasteur à Satigny et qui acquit en 1724 la bourgeoisie de Genève. Le plus célèbre fut *David Claparède-Gallatin* (1727-1801), professeur de morale chrétienne et de critique sacrée à la Faculté de Théologie, qui défendit les miracles contre J.-J. Rousseau et a laissé vingt-trois dissertations théologiques et un volume de sermons. Les deux plus récents, à côté de celui que nous pleurons aujourd'hui, ont été son père, *Jean-Louis Claparède-Perdriau* (1796-1883), qui fut pasteur d'abord à Lyon, et ensuite à Chancy et s'est éteint, il y a cinq ans, presque nonagénaire, dans sa campagne de Champel, — et l'oncle de notre ami, *Jacques Claparède-Appia* (1809-1879), qui a été trente ans chapelain de l'hôpital et dont notre génération a pu apprécier la foi vivante et l'onction évangélique.

II

C'est donc au sein d'une famille déjà rattachée par des liens nombreux à notre Eglise nationale qu'Antoine-Théodore Claparède naquit à Genève le 18 juin 1828. Il avait cinq ans lorsque son père, nommé pasteur à Chancy, se transporta dans cette paroisse éloignée, qui n'était point encore, à cette

époque, reliée à la ville par un chemin de fer, de sorte que la première éducation du jeune garçon et de son frère cadet Edouard, le futur naturaliste (mort en 1871), fut confiée aux soins d'un précepteur allemand. Toutefois, au commencement de 1843, M. Claparède-Perdriau étant revenu à Genève, son fils Théodore put entrer à l'Académie. En 1846, il se décida pour la carrière ecclésiastique et se fit immatriculer dans la Faculté de Théologie, où professaient alors J.-E. Cellérier, J.-J. Chenevière, D. Munier, E. Chastel et E. Diodati. Au bout de ses quatre ans d'études, il fut consacré au saint ministère le 8 décembre 1850, après avoir soutenu le 29 novembre une thèse de 96 pages, qui faisait déjà preuve de son goût pour les travaux d'histoire religieuse, et qui était intitulée : *Recherches historiques sur la réaction catholique pendant la seconde moitié du XVI^e siècle et les premières années du XVII^e, étudiée particulièrement en Suisse.*

Une fois consacré, le jeune ministre ne tarda pas à se mettre à l'œuvre. Dès les premiers mois de 1851, il faisait, avec son futur beau-frère, M. Eugène Daudiran, une course d'évangélisation de six semaines, et pendant l'été suivant, il en refit une seconde tout seul : il s'agissait de visiter, sous les auspices de la Société de Genève, les protestants disséminés dans les départements du Jura et de la partie voisine du Doubs, de la Côte-d'Or et de la

Haute-Marne. De novembre 1851 à juillet 1852, M. Th. Claparède fut appelé, — par suite d'une maladie et d'une absence de M. L. Rœhrich, qui avait dû passer l'hiver dans le Midi — à remplir les fonctions de suffragant dans le village de Jussy : sa bienveillance, son tact, son amour du devoir lui concilièrent bientôt l'estime et l'affection de tous les paroissiens. Ce premier succès ayant encouragé sa timidité, il consentit, aux mois de juillet et d'août 1853, à remplir les mêmes fonctions à Clermont-Ferrand, dans le Puy-de-Dôme. Mais les deux ou trois années qui suivirent furent plutôt consacrées à des travaux de cabinet, sur lesquels nous aurons à revenir plus loin.

En novembre 1856, toutefois, la cure de Chancy étant devenue vacante par la démission de M. le past. Gœtz, M. Théodore Claparède y fut appelé par les anciens paroissiens de son père. Quelques mois plus tard, en juin 1857, il avait la joie d'installer dans son presbytère la compagne de sa vie, M^{lle} Valérie Trembley, qui devait être pour lui, pendant toute la durée de son ministère, une aide fidèle et dévouée. Pendant les vacances de 1857 et de 1858, il accepta de faire encore deux tournées d'évangélisation dans le département de l'Ain. Mais son activité pastorale ne tarda pas à être gravement entravée par l'état de sa santé. A la suite d'une pleurésie, il dut s'absenter pour toute une saison

(de novembre 1858 à avril 1859), période pendant laquelle il fut remplacé par son père. Les hivers suivants, il resta à son poste, mais dut recourir, pour ses prédications et ses instructions, aux bons offices de plusieurs de ses collègues. Cet état de choses ne pouvait se prolonger, et bien que notre frère n'eût point rencontré, dans sa paroisse, réputée assez difficile, les mêmes oppositions que son prédécesseur immédiat, il se décida, en 1861, à résigner ses fonctions pastorales.

M. Th. Claparède désirait néanmoins continuer, — dans la mesure de ses forces, — à exercer au service de son Maître un ministère actif, et quand sa santé lui permit de reprendre le travail de la prédication et de la cure d'âmes, il n'hésita pas à accepter, dans l'Eglise, les offices les plus modestes, les plus épineux et les plus ingrats en apparence. Après avoir rempli, à titre provisoire, les fonctions de chapelain des prisons en 1866, 1869 et 1871 (il les avait du reste déjà remplies de la même manière en 1856, avant son appel à Chancy), il en fut définitivement chargé en 1872, et il les conserva jusqu'au mois de février 1883. Pendant toute cette période, il remplaça fréquemment aussi son oncle, M. Claparède-Appia, dans son service de l'Hôpital cantonal. Enfin, au moment où il abandonnait, ou allait abandonner les prisons, il consentit à faire, tous les quinze jours, à un titre ab-

solument gratuit, un culte familial à l'Hospice cantonal des Aliénés. — Notre regretté collègue ayant fort peu parlé à ses amis de ces différents ministères, qu'il avait accomplis dans l'ombre et sans bruit, nous ne pouvons en raconter ici aucun trait bien saillant. Théodore Claparède était une nature essentiellement débonnaire, et peut-être n'était-il pas précisément l'homme désigné pour agir, vis-à-vis de ses clients des hospices ou des prisons, dans les cas qui réclamaient un coup d'œil rapide et sévère, une décision prompte et vigoureuse, une attitude entreprenante, remuante ou militante. Mais dans les circonstances, nombreuses aussi, où il s'agissait surtout de déployer une bienveillance modeste et serviable, de faire preuve de cette charité qui « ne se vante point, ne s'enfle point, ne s'irrite point, ne soupçonne pas le mal, » qui « se résigne à tout, croit tout, espère tout et supporte tout, » notre ami reprenait tous ses avantages et redevenait l'homme de la situation. Les détenus libérés et les convalescents des deux sexes qui se succédaient, parfois de bien près, sous les marronniers de son avenue, n'ignoraient pas que, dans l'antique maison de Champel, ils trouveraient un protecteur indulgent et sensible, toujours prêt — ainsi que sa compagne — à écouter leurs plaintes et à leur tendre une main secourable.

III

En dehors de ce ministère individuel, M. Th. Claparède s'était de bonne heure associé à plusieurs de nos œuvres collectives d'instruction, de propagande et d'édification religieuse.

Dès 1851, il entra, en qualité de secrétaire, dans la Commission des Intérêts protestants, une des Commissions auxiliaires de la Compagnie des Pasteurs, qui a depuis lors disparu de la scène, mais qui organisa, à cette époque, des cours de prosélytes et des conférences sur la foi réformée. Et lorsqu'en 1853 la Société genevoise des Intérêts protestants se fonda pour maintenir et pour propager cette même foi réformée dans le canton de Genève, Th. Claparède fut adjoint à sa Commission des Publications, et il y remplit les fonctions de secrétaire jusqu'à son départ pour Chancy.

Ses sympathies personnelles, ses traditions de famille, la direction ordinaire de ses travaux de cabinet, tout le prédisposait à s'intéresser vivement aussi au sort des minorités et des colonies réformées des pays voisins du nôtre. Aussi entra-t-il dès 1863,

c'est-à-dire deux ans à peine après son retour à Genève, dans le Comité de la Société des Protestants disséminés. En 1864, il en fut nommé secrétaire ; en 1881, vice-président ; en 1886, après la retraite de M. le past. Le Fort, il en avait, non sans beaucoup d'hésitation, accepté la présidence. Pendant une vingtaine d'années, sa voix se fit régulièrement entendre, en décembre, à l'assemblée générale de la Société : il y présenta en somme quinze rapports et y prononça trois autres discours, toujours préparés avec soin et entendus avec intérêt. Il était parfois aussi le représentant ou l'un des représentants de Genève aux conférences inter-cantoniales de la Société et il assista, en cette même qualité, soit au jubilé cinquantenaire de l'Eglise réformée de Fribourg, soit à l'inauguration du temple de cette ville, de la chapelle de Morez, de l'école de St-Genis, du presbytère de Farges, des temples d'Evian et d'Annecy et de l'Asile d'Aix-les-Bains. Sa grande mémoire des noms propres et des chiffres, sa grande habitude des recherches patientes et exactes, faisaient de lui un secrétaire-modèle. C'est ainsi qu'il rédigea, en 1868, un tableau de toutes les localités que la Société avait secourues pendant les vingt-cinq premières années de son existence ; ce rôle fut dès lors renouvelé par lui tous les cinq ans.

M. Th. Claparède faisait partie, depuis 1882, du Comité des Etudiants français. Membre, depuis

plus longtemps, de la Commission des Eglises étrangères, — l'une des Commissions permanentes de notre corps pastoral, — il lui apportait souvent aussi des communications intéressantes. Il éprouvait un grand plaisir à recevoir, presque chaque année, ses collègues au mois de juin, en leur adjoignant les pasteurs étrangers venus à Genève pour les assemblées religieuses, et à faire, aux uns et aux autres, les honneurs de sa belle campagne de Champel, qui était entrée dans sa famille par le mariage du professeur David Claparède, — aïeul maternel de son père, — à une époque où elle embrassait encore tout l'espace compris entre le glacis des fortifications et la plaine de Champel.

Notre ami faisait également partie, depuis 1862, du Comité genevois des Publications religieuses, dont il fut pendant trois ans le secrétaire. Il avait siégé, de la fin de 1852 à la fin de 1856, c'est-à-dire lors des premiers débuts de notre feuille, dans le Comité de rédaction de la *Semaine religieuse*, où il figura de nouveau de 1874 à 1877, et il nous fournissait encore de temps en temps — ainsi qu'au journal la *Lecture* — des articles bibliographiques sur des ouvrages rentrant dans le champ de l'histoire du protestantisme. Il était le secrétaire-trésorier du Comité spécial des *Etrennes religieuses*, publication à laquelle il avait collaboré dès le 5^e volume (1854) et pour laquelle il dressa

(1879) une table générale des trente premiers volumes.

Le nom de Théod. Claparède se retrouve aussi dans la liste des Comités directeurs qui patronnèrent, au début, soit le *Compte rendu de Théologie et Philosophie* (créé à Genève en 1868), soit la seconde édition de la *France protestante* (commencée à Paris en 1877). Ajoutons qu'il avait été, avant M. le prof. Bouvier, bibliothécaire de la Compagnie des Pasteurs et qu'il était un membre fidèle de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, qu'il présida à trois reprises, et de la Société des Sciences théologiques, qu'il présida également à deux reprises. Mais ceci nous amène à considérer une face nouvelle de la carrière de notre ami, l'activité scientifique et littéraire qu'il déploya sur le terrain de l'histoire religieuse.

IV

Cette activité avait commencé de bonne heure. Peu après la fin de ses études académiques, M. Théod. Claparède avait entrepris, de concert avec son condisciple et ami M. François Naef, des recherches approfondies sur les anciennes communautés

protestantes de la partie du département de l'Ain qui rentre dans le bassin de Genève. Il continua ensuite ce travail tout seul et publia, en 1856, sous le titre d'*Histoire des Eglises réformées du Pays de Geax*, un consciencieux ouvrage de 350 pages in-8°, dont tous les chapitres ont été rédigés d'après les documents originaux, et qui se distingue par la correction du style non moins que par l'impartialité des récits. Neuf ans plus tard, en 1867, notre frère mit au jour les *Mémoires de Blanche Gamond (Une héroïne protestante)*, petit livre d'un saisissant intérêt, dont une 2^e édition, augmentée des mémoires de Jeanne Terrasson, une autre victime de la Révocation de l'Edit de Nantes, parut en 1880, avec la collaboration de M. le past. Ed. Goty, sous ce titre : *Deux héroïnes de la foi*. (400 p. in-12).

Ce furent là les deux principales publications de M. Th. Claparède. Mais il faut joindre à ces ouvrages une foule d'opuscules disséminés dans divers recueils et dont plusieurs ont été également tirés à part. Mentionnons d'abord des notices biographiques sur trois contemporains : *Henri Venel*, le chef d'institution bien connu, avec lequel notre ami avait entretenu d'étroites relations de voisinage, et dont il raconta en 1865 la laborieuse carrière à la Société d'Histoire de la Suisse romande, — puis *Théophile Heyer* et *Paul Lullin*, deux membres importants de la Société

d'Histoire de Genève, auxquels il fut appelé (en 1871 et 1872) à rendre un suprême hommage. Outre ces deux derniers écrits, M. Claparède a inséré, dans les *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie*, un travail sur Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et l'amirale de Coligny (1872) et deux notes moins importantes, l'une sur l'ancien temple de Chancy et les inhumations dans les églises de campagne (1865), l'autre sur le père Alexandre, ce Jésuite écossais qui joua un rôle légendaire dans la nuit de l'Escalade (1872). Il a donné à la *Revue de Théologie et de Philosophie* deux travaux sur *l'Age héroïque du Calvinisme français* (1868) et sur *le Calvinisme politique en France, sa théorie et sa littérature* (1870), d'après le grand ouvrage de G. de Polenz. M. Claparède a collaboré, par l'envoi de documents et d'articles, au *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, où il a parlé, soit de Charles Guiraud, de Nîmes, officier de cavalerie et confesseur des Eglises réformées (tome 12), soit de Jean Durand et de sa descendance (tome 13), soit des pasteurs envoyés par les seigneurs de Berne à deux Eglises de la Touraine et du Dauphiné (tome 15). Il a fourni aux 5 premiers volumes de la *France protestante*, édition H. Bordier, tout ou partie des articles d'Albenas, Bazin, de Bons, Bosc et DuPort, et à l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* les articles Chenevière, Claparède et Gex. Il

a fait paraître, dans la *Galerie suisse* d'Eug. Secretan, une notice sur Théodore de Bèze (1873). Enfin, les *Etrennes religieuses* de Genève ont reçu de M. Claparède les articles suivants : Les Eglises réformées du Pays de Gex en 1662 (1854) ; Les réfugiés français et la Suisse allemande (1865) ; La famille de Guiraud (1866) ; L'œuvre des protestants disséminés en Suisse (1870) ; M^{me} de Coligny (1874) ; Les Seigneurs protestants d'Allinge-Coudrée (1874) ; Les réfugiés protestants du Pays de Gex (1875) ; Le pasteur LeGrand (1876) ; Les Galériens pour la foi sous Louis XIV (1878) ; Les pasteurs genevois d'origine lucquoise (1879) ; Ephémérides genevoises (1881) ; La nouvelle chapelle de Veyrier et l'ancienne paroisse de Bossey-Veyrier (1882) ; Les descendants de Coligny (1883) ; Un livre de famille (famille Trembley, 1884) ; Les Protestants dauphinois et la Suisse romande (1885) ; Les Protestants étrangers en France et l'Edit de 1685 (1886) ; Les prisons de Belley (1887) ; Un pasteur genevois à Paris en 1804 (1888).

Peu avant sa mort, notre regretté collègue avait encore achevé deux travaux sur le pasteur Pierre Mussard, de Lyon et Genève, et sur les deux anciens temples protestants de Vernier. Une note retrouvée dans ses papiers nous montre qu'il se proposait de traiter encore, dans un prochain avenir, les sujets suivants : Une députation ecclésiastique

à Paris (1805) ; L'Eglise genevoise de Constantinople ; Souvenirs de la peste de Genève, d'après le manuscrit Trembley ; Bénédicte Calandrini ; Le cardinal Philippe Calandrini (1403-1476) ; Trente ans de la Société des Protestants disséminés ; La paroisse de Ferney ; Les martyrs de Chambéry ; Les protestants de Locarno ; Les Eglises de Bresse ; Le culte protestant à Lancy, etc.

A côté de tous ces travaux, qui ont été livrés à la publicité, ou qui l'auraient probablement été, s'ils avaient vu le jour, il convient de mentionner encore un élégant petit volume de 144 pages in-16, imprimé par Fick en caractères elzévirien, tiré à un nombre restreint d'exemplaires, et qui n'a pas été mis en librairie. Ce livre, qui a pour titre : *A propos d'un anniversaire*, et qui fut composé à l'occasion du 150^e anniversaire de l'admission des Claparède à la bourgeoisie de Genève, — jubilé qui fut célébré à Champel le 24 juin 1874, — contient des détails, aussi curieux que précis, sur l'histoire de cette honorable famille. Notre ami le terminait en rappelant à ses proches la décision avec laquelle leurs prédécesseurs, « attachés de cœur aux croyances évangéliques, avaient su, en s'appuyant sur le secours d'En haut, y persévérer dans les mauvais jours, » et en formant le vœu que la célébration de cet anniversaire, qui devait faire revivre, au sein de la famille Claparède, la mémoire

des premiers auteurs de sa prospérité présente, contribuât à y retremper ces deux sentiments généreux, l'amour pour Dieu et l'amour pour la patrie.

V

Il est des hommes d'une individualité prononcée, d'une originalité créatrice, d'une volonté conquérante, que Dieu semble avoir placés dans ce monde pour qu'ils fraient hardiment des voies nouvelles et qu'ils y entraînent, de gré ou de force, leurs contemporains et leurs successeurs. Il en est d'autres que leur nature essentiellement réceptive, leur tempérament pacifique, leur respect inné pour les institutions existantes et les coutumes établies, prédestinent plutôt à subir les influences, à maintenir les traditions, et à assurer ainsi, dans un milieu donné, la continuité de l'histoire. Théodore Claparède appartenait à cette seconde famille d'esprits. Il avait cette qualité, assez rare à Genève, que les Latins appelaient *pietas*, que les Allemands appellent encore *Pietät*, et pour laquelle notre idiome gaulois ne nous fournit pas de dénomination exacte. Vinet disait un jour qu'il se reprocherait autant de

manquer à une chose ancienne qu'à une personne âgée. Claparède ne faisait pas profession ouverte de cette piété envers les vieilles choses, mais il la mettait en pratique mieux encore que Vinet, et si nous avons, dans ces très courts articles, accordé une place relativement si grande aux souvenirs historiques et généalogiques, c'est que ces considérations-là jouaient en réalité un rôle important dans la vie intellectuelle et morale de notre défunt collègue. Sa plus haute ambition était de transmettre intact à ses descendants ce brillant « flambeau de vie, » *vitaï lampada*, qu'il avait lui-même reçu de ses ancêtres.

Il avait conservé jusqu'au bout l'amour de l'étude, et il élargissait encore chaque jour le cercle de ses connaissances. Sans posséder les aptitudes spéciales qui ont permis à son frère Edouard d'acquérir un nom si estimé dans le domaine des sciences naturelles, Théodore Claparède disposait, comme son cadet, d'une mémoire étendue et sûre, qui lui était d'un grand secours dans le champ de l'érudition. Il n'avait pas précisément le travail facile et rapide, mais il ne livrait jamais au public que des œuvres mûrement réfléchies, exemptes de conjectures hasardées et de jugements improvisés, écrites, « avec poids et mesure, » dans un style net et châtié. Peut-être est-il à regretter que la timidité de son caractère, plus encore que la faiblesse de

sa poitrine et de sa voix, l'ait tenu éloigné, depuis bien des années, des chaires de notre ville et des communes suburbaines, où il aurait encore très convenablement tenu sa place. Lorsque ses collègues le sollicitaient de prendre pour eux la parole en public, son premier mouvement était de se récuser, et il ne s'exécutait qu'à la dernière extrémité. Mais, qu'on vint lui demander quelque'un de ces services modestes que tout le monde refuse à l'envi, qu'on vint lui imposer quelque'une de ces ingrates corvées que chacun rejette sur les épaules du prochain, qu'il s'agit de dresser des catalogues, des statistiques, des tables des matières, ou de mettre au net les manuscrits informes des débutants des deux sexes, qu'il s'agit de contrôler les comptes de bienfaisance de tous les pasteurs de campagne ou de relever, pour un savant zurichois, les inscriptions des cloches de tous les temples du canton, Claparède acceptait aussitôt, et il n'épargnait ni son temps, ni sa peine pour mener son entreprise à bonne fin. Aussi se déchargeait-on sur lui des besognes de ce genre avec un empressement dont le vide laissé par sa mort fera seul connaître l'étendue.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le trait dominant du caractère de Th. Claparède était une extrême mansuétude. Bien qu'il ne manquât ni de finesse d'esprit, ni de finesse d'expression, on pou-

vait s'entretenir des journées entières avec lui sans entendre sortir de ses lèvres aucun jugement malicieux : aussi son commerce laissait-il aux hommes engagés, plus que lui, dans les luttes de la parole et de la plume l'impression d'un calme bienfaisant. Disons pourtant que, si sa piété n'avait rien d'agressif, ses convictions évangéliques étaient fermement enracinées, et qu'elles avaient victorieusement subi l'épreuve des contradictions les plus redoutables. Théodore Claparède savait en qui il avait cru ; il vivait sous le regard de Dieu. Le coup inattendu qui l'a frappé au commencement de janvier et auquel il a succombé le 15 février ne l'a pas pris au dépourvu : ses reins étaient ceints et sa lampe allumée. Son souvenir demeurera cher à tous ceux qui l'ont connu ; il restera associé pour eux à cette parole biblique : *La sagesse qui vient d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible, douce, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie : le fruit de justice se sème dans la paix par ceux qui apportent la paix.* (Jacques III, 17. 18).

✓
Francis CHAPONNIÈRE.

